Portrait : Anna Felder : au regard de chat...

Autor(en): **Meier-Pozzi, Emmanuela**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **32 (1986)**

Heft 12

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848462

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Portrait: Anna Felder

Au regard de chat...

C'est par un soir d'hiver, sous une pluie battante, que je rencontre l'écrivaine tessinoise Anna Felder. Quand je descends du train, elle est déjà là à m'attendre sur le quai.

Un regard franc, quelques mots échangés et nous voilà bientôt assises l'une en face de l'autre. Cet étrange sentiment de connaître Anna Felder depuis toujours, d'avoir toujours été là, dans cette chambre, avec le vent qui bat contre la vitre et le chat Figaro dont la paupière se soulève paresseusement pour m'observer...

Nous parlons de son premier livre, *Tra dove piove e non piove* qui, sous le titre de «Quasi Heimweh» (Rodana, 1970), a paru en plusieurs épisodes dans la Neue Zürcher Zeitung en 1970. Le mal du pays, cette nostalgie de tout l'être tendu vers ce qu'on n'a plus, vers ce monde de saveurs, de gestes, d'odeurs perdus à jamais. «Et si la plaine du Pô te remonte au cœur?...» interroge Gino pour qui le mal du pays, c'est un coin de Lombardie, avec la plaine du Pô qui voile son regard comme une ombre.

Le titre est allégorique: un arc tendu entre tristesse et beauté, entre passé et présent, entre ce que nous avons et ce qui nous manque. Le provisoire – voilà le fil reliant les personnages de ce roman, qui tous paraissent vivre avec un billet de retour en poche, comme prêts à sauter dans le prochain train en partance.

Aujourd'hui encore, Anna Felder ressent cette notion de provisoire avec ce qu'elle a, à la fois, de bon et de malsain; elle, née au Tessin d'une mère italienne et d'un père suisse. Peut-être est-ce justement pour cette raison qu'elle aime tellement les chats – eux qui ne vivent guère dans le provisoire, mais s'installent au contraire dans leurs habitudes, attachés à leur fauteuil! C'est d'ailleurs un chat qu'elle a choisi comme narrateur de son deuxième roman; un félin mystérieux et un peu fou. «Ils me prennent pour un chat, parce que je joue parfaitement mon rôle» sont les premières lignes de *«La disdetta»* (Einaudi, 1974; «Umzug durch die Katzentür»), (Benziger, 1975). C'est l'histoire d'une menace d'expulsion qui pèse sur les locataires d'une maison portant le numéro 18, dans une rue et dans une ville sans noms. Une ville dans laquelle s'épanouissent les lauriers-roses, les platanes et toutes sortes de plantes pleines d'odeurs vives. Le chat observe la vie de la vieille maison avec son regard de chat, écoutant les conversations de jeunes et vieux, prenant parti, il dévide le fil du temps et ouvre les yeux, dans sa folie réelle ou feinte. L'humour subtil avec lequel sont restitués les événements n'arrive pourtant pas à cacher ni l'amertume ni la condamnation de ces projets d'expansion immobiliers qui peuvent anéantir une existence.

Anna Felder observe, elle aussi, à la manière d'un chat. Elle observe nos petites folies et les drames quotidiens. Ses histoires ne sont jamais de grandes histoires, ce sont d'abord les gestes, les manies, les choses à moitié dites, les symptômes d'un mal de vivre, comme dans *Gli stretti congiunti* (Il Pardo, 1982), une suite de courts récits écrits pour la radio, sorte d'album de famille de la proche parenté. Le grand-père, l'épouse, la fille intelligente, l'amant et ceux qui sont morts défilent sous nos yeux, se frôlent sans jamais se rencontrer ni se toucher, chacun sur sa route.

De même, *Nozze alte* (Il Pardo, 1981), – inspiré du mythe de Philémon et Baucis, où deux vieux sont changés en arbres par les dieux pour qu'ils ne soient pas séparés dans la mort – devient une histoire du quotidien, avec ses échanges de banalités et ses problèmes de chauffage... Italo Calvino avait qualifié *Nozze alte* de «livre pour fins gourmets»! Certes, c'est un livre difficile, fait de séquences musicales, rythmé par le mouvement de l'ombre qui descend sur le temple et par les soupirs des deux vieux qui espèrent la grâce des dieux, se demandant, anxieux, si cette grâce ne va pas se révéler une condamnation et surtout si ce seront bien eux les élus; et ils en doutent, le regard fixé sur les arbres de la colline en face...

La langue d'Anna Felder n'est pas toujours facile. Tantôt sèche, tantôt ambiguë, exigeante et pourtant pleine de douceur, avec le souffle de la brise et les senteurs des plantes... «Mon objectif est d'écrire des histoires simples», me confie Anna Felder, «des histoires qui puissent être comprises par tout un chacun. Si j'y réussis, si j'y suis parvenue, c'est à vous de me le dire.»

Au fond, je crois bien qu'elle y est déjà parvenue. Mais nous, ses lecteurs, avons aussi à faire notre part. Nous devons aborder sa lecture sans préjugés et avec un regard neuf. En rentrant chez moi, ses paroles me reviennent en tête: «Je voudrais être moins perfectionniste, plus facile. Je voudrais aussi être plus grosse.» Et me revoilà à sourire toute seule! On était si bien dans cette chambre.

Emmanuela Meier-Pozzi ●